

Nous avons eu le regret de terminer, dimanche dernier, l'étude si attachante de M. H. Barbedette sur F. Chopin et ses œuvres. Cette esquisse littéraire et musicale a été lue par nos abonnés avec une faveur marquée. Aujourd'hui nous publions dans ces *Tablettes* un dernier écho des souvenirs biographiques du Bellini du piano. C'est à notre excellent ami et collaborateur J. d'Ortigue que nous devons le plaisir de causer une heure de plus avec notre bien-aimé Chopin. Dimanche prochain, nous passerons la plume à l'honorable bibliothécaire du Sénat, M. P.-A. Vieillard, qui a bien voulu doter nos *Tablettes du chanteur* d'un pendant à son remarquable travail sur Méhul. Ce sont les chanteurs lyriques de la fin du XVIII^e siècle à 1830, et notamment M^{me} Scio, qui feront les honneurs de ces souvenirs du théâtre. Déjà, il y a quelques années, *le Ménestrel*, grâce à M. Pierre Hédouin, a fait faire l'agréable connaissance de M^{me} Scio à ses lecteurs. M^{me} Scio sera donc la bienvenue. En attendant, voici la lettre de notre collaborateur J. d'Ortigue, adressé au directeur du *Ménestrel*.

Mon cher Directeur,

J'ai lu avec un bien vif intérêt les articles que M. Barbedette a consacrés à Chopin et à ses œuvres. Les traits saillants de l'homme et du musicien y sont parfaitement saisis. M. Barbedette admire Chopin, et, de plus, il l'aime: avec ces deux sentiments-là, il a dû faire un bon travail et il l'a fait. Ses articles seront certainement appréciés par les professeurs de piano et les élèves qui lisent habituellement *le Ménestrel*, et qui y puisent d'excellents enseignements. Et ce n'était pas chose facile que d'analyser la musique de Chopin, car toute œuvre de Chopin est toujours une œuvre complexe, d'un style *composite*, où le dessin et la ligne sont très-peu apparents. Je ne veux pas dire par ces mots que l'inspiration manque dans les œuvres de Chopin, que son style soit travaillé, tourmenté, que sa nature ne soit pas vraie et primesautière; mais il y a tant de choses dans cette nature! Un sentiment de l'élégance et de la distinction qui va jusqu'à la coquetterie, une naïveté pleine d'abandon, des caprices de gaieté et de folie, des accents profonds et douloureux, une âme élevée et croyante, une complexion débile et voluptueuse, une sensibilité malade, un esprit fin et exquis, tout cela se mêle et se confond chez Chopin dans une unité à la fois admirable et bizarre. C'est ce que M. Barbedette a fort bien compris, et il a fait entrer dans son analyse des considérations fort remarquables par leur justesse.

Vous voyez, mon cher Directeur, que je ne prends pas la plume pour faire la critique d'une critique. Cela m'appartiendrait d'autant moins que je suis aussi du métier, et qu'il serait bien facile d'exercer sur moi de justes représailles. Je ne veux, avec votre permission et celle de M. Barbedette, que signaler une lacune dans le travail de ce dernier, et encore ce n'est pas précisément une lacune, car le fait que je veux mettre en relief s'y trouve; seulement il n'est pas assez nettement accusé. A propos de Chopin, M. Barbedette a longuement parlé de l'amour de la patrie. Ce noble sentiment lui a inspiré deux pages belles et touchantes qui sont présentes à l'esprit de tous vos lecteurs. Recherchant à quel point ce sentiment avait dû aussi inspirer Chopin: «Il ne s'étudia pas, dit M. Barbedette, à être un musicien national... Comme les vrais poètes

nationaux, il chanta sans dessein arrêté, sans choix préconçu ce que l'inspiration lui dictait le plus spontanément, et c'est de la sorte que surgit dans ses chants, sans soins et sans efforts, la forme la plus idéalisée du génie national.» Quelques lignes plus loin, M. Barbedette ajoute: «Devenu Parisien, Chopin ne cessa pas néanmoins d'avoir des relations avec sa patrie absente. On en suit la trace *dans les nombreuses mélodies qui circulent sous son nom en Pologne*, mélodies qu'il adaptait à certains chants patriotiques de son pays, et qu'il lui envoyait comme gages de son souvenir.»

Je m'arrête à cette dernière phrase. La partie que j'en ai soulignée exprime un fait vrai; quant à la seconde partie, j'ai de la peine, je l'avoue, à saisir le sens qu'y attache M. Barbedette.

Pour moi, je sais (et je vais dire comment je le sais) que Chopin a composé une foule de chansons, *non des mélodies adaptées à des chants patriotiques*, mais des chansons originales, lesquelles sont devenues populaires en Pologne; et, chose singulière, sa patrie qui les chante ignore qu'il en est l'auteur, ou du moins elle l'ignorait avant la mort du musicien. Je sais que, dans les dernières années de sa vie, Chopin caressait le projet de réunir // 269 // ses chansons et de les publier, ainsi qu'une collection d'airs nationaux. Voilà ce que je peu certifier. Hélas! ce projet, ainsi que tant de projets que font les hommes ici-bas, les hommes de génie comme les simples mortels, ne se réalisa pas.

M. Barbedette sait bien son Chopin; il le possède, il le tient; qu'il me permette seulement de l'édifier complètement, quant au fait que j'ai avancé plus haut.

J'étais pour Chopin une veille connaissance lorsqu'il vint habiter, pendant plusieurs années le square d'Orléans, où j'ai demeuré vingt ans. Nous nous rencontrions souvent et ce n'était pas sans échanger d'affectueuses paroles, quelquefois des jugements, des opinions sur l'art et les artistes. Chopin était trop homme du monde, il avait trop de bon goût pour heurter dans leur manière de voir les personnes qui avaient d'autres sympathies musicales que les siennes. Il établissait d'abord les points de contact, puis, avec un esprit infini, assaisonné d'une légère pointe épigrammatique, il faisait ses réserves sur les points litigieux. Souvent, au moment où l'on croyait le tenir, il vous échappait, il vous glissait des mains avec une adresse, je dirai même avec une grâce sans pareille. Chopin était comme sa musique. Il fallait le connaître intimement pour l'apprécier, comme aussi pour apprécier toute la valeur de sa musique il fallait en faire une profonde étude. Et sa personne, comme sa musique, ne se laissait pas aisément approcher. Il y avait de la sensitive dans l'un et dans l'autre. Je parle d'après mes propres impressions.

Un soir, Chopin et moi, nous nous rencontrâmes au foyer du Théâtre-Italien. Ce pouvait être vers 1847 ou 1848. Il me dit qu'il y avait à l'orchestre un fauteuil vide à côté du sien, et il m'engagea à le prendre, ce que je fis. On donnait *Il Matrimonio*. Je ne sais pourquoi je m'étais figuré que Chopin ne pouvait aimer cette musique, parce qu'elle était italienne

d'abord, ensuite parce qu'elle était d'un jet si facile, si simple, d'un style si coulant, si limpide, si naturel, qu'elle me semblait en parfaite opposition avec la sienne. Lui, de son côté, s'était imaginé que je ne devais pas la goûter non plus. Jugez, mon cher Directeur, de notre surprise à tous les deux lorsque nous nous fûmes aperçus que nous avions pour cette musique un égal enthousiasme! Ce *soupçon* réciproque nous amusa beaucoup. «Ah! quel chef-d'œuvre! me disait Chopin. Quel adorable compositeur que ce Cimarosa! Comme il sait donner du prix aux moindres choses, aux plus simples modulations! Quelle grâce! quelle fécondité! quelle richesse! Avez-vous remarqué, dans la finale du premier acte, cette phrase mineure? C'est la seule de tout cet acte. Quelle est pleine de charme, cette phrase en *la* mineur!»

— Que vous me faites plaisir, lui dis-je, de parler ainsi! je croyais...

— Et vous aussi, me répondit-il, que j'ai de plaisir à vous voir sentir et admirer de pareilles œuvres!

Le spectacle terminé, nous nous acheminâmes tous les deux vers notre logis de la rue Saint-Lazare. Nous marchions lentement; il s'appuyait sur mon bras; nous causions avec effusion. La glace était rompue entre nous. Il me dit le fond de sa pensée sur les vieux maîtres, et sur certains compositeurs du jour aussi.

— Que vous avez raison, me dit-il, de prendre en main la défense d'un tel! mais.... —

Il y avait un *mais*; si ce *mais* était une critique, il impliquait aussi un éloge.

— Chopin, lui dis-je, me permettez-vous de vous exprimer un désir, peut-être bien indiscret?

— Lequel?

— Seriez-vous homme à me donner votre biographie? Nous demeurons dans la même maison; j'irais chez vous deux ou trois matinées de suite; j'écrirais sous votre dictée tout ce que vous me direz sur vos maîtres, vos études, vos compositions, vos voyages....

— Mes voyages? Reprit-il, je suis toujours en voyage. Je ne suis à Paris *qu'en passant*. —

Alors il me raconta l'anecdote de son passe-port, et que voici. Quelques semaines avant la Révolution de 1830, Chopin était en Pologne, où depuis longtemps il charmait les Russes et ses compatriotes par son double talent de compositeur et de virtuose; il lui prit tout à coup l'envie de voyager. Il voulait parcourir l'Italie; mais, une fois à Vienne, la nouvelle de l'insurrection de plusieurs provinces de la Péninsule le fit changer, sinon de résolution, du moins d'itinéraire. Il demanda un passe-port pour Londres. Cependant le désir de voir Paris, le désir plus grand d'y voir nos

illustrations musicales, Cherubini en première ligne, le détermina à entrer en France, et il fit ajouter ces mots sur son passe-port: *Passant par Paris*.

— Vous voyez bien, poursuivit-il, que je ne sais ici que comme un oiseau de passage. N'importe; je serai charmé de vous donner ma biographie, et vous pouvez bien être assuré d'une chose, c'est que plusieurs personnes m'ont fait la même demande, et que je la leur ai toujours refusée. —

Nous primes jour pour le surlendemain; dès mon entrée dans son appartement, il me dit:

— Puisque vous allez être mon historiographe, je dois vous dire qu'on ne connaît pas la moitié des œuvres que j'ai composées. — Et il me parla aussitôt de cette quantité de chansons et d'airs nationaux qu'il avait faits et que ses compatriotes chantaient sans savoir qu'ils étaient de lui. Vous pensez bien, mon cher Directeur, qu'un semblable détail dut me frapper, et que je l'enregistrai soigneusement dans mes notes.

A l'époque dont je parle, Chopin ne connaissait pas exactement son âge; car je trouve dans mes notes qu'il était né à Zelazowo-Wala, vers 1810. «Il nous est impossible, disais-je, de donner une date plus précise de sa naissance. Lui-même ne connut approximativement l'année où il vit le jour que par une montre que lui envoya M^{me} Catalani, en 1820, sur laquelle étaient gravés ces mots: *Donnée par M^{me} Catalani au jeune Frédéric Chopin, âgé de dix ans.*» — Ce qui fait supposer, pour le dire en passant, que Chopin fut dans son enfance un petit prodige, ce dont il ne se vantait pas. — Pour revenir à l'âge de Chopin, M. Barbedette dit qu'il est né le 1^{er} mars 1810. M. Fétis, dans la nouvelle édition de sa *Biographie universelle des Musiciens*, donne la date du 8 mars de la même année.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis la biographie de Chopin, sous sa dictée. Je l'avais gardée en portefeuille, lorsque, après la mort de Chopin, arrivée le 17 octobre 1849, M. de Lamennais, devenu rédacteur en chef d'un journal républicain, *la Tribune*, autant qu'il m'en souvient, me la demanda pour le journal qu'il dirigeait. Je la lui donnai; mais ce journal ayant tout à coup cessé de paraître, je portai cette biographie à *l'Opinion publique*, qui la publia le 23 novembre suivant, sans nom d'auteur. Que M. Barbedette veuille bien m'excuser si la supposition que je vais faire manque d'exactitude, mais j'ai lieu de penser que cette esquisse sur Chopin a passé sous ses yeux, car, indépendamment de la mention un peu vague des chansons populaires, je retrouve dans les articles du *Ménestrel* la mention // 270 // de certains détails, notamment de celui du passe-port, dont les autres biographes n'ont pas parlé.

M. Barbedette a bien jugé Chopin. C'était une nature des plus rares et des plus exquises; mais elle s'est mue dans une sphère bornée. Déjà dans les œuvres de Weber, on sent que l'horizon s'est rétréci; on sent un peu de cette oppression qu'on éprouve à l'aspect des hautes montagnes où les grands éblouissements succèdent aux grandes ombres et aux apparitions fantastiques. Il n'y a guère que Beethoven et Rossini, malgré

LE MÉNESTREL, 21 juillet 1861, pp. 268–270.

les nuances particulières de leur génie, qui respirent et rayonnent en plein soleil. Chopin nous conduit dans une région pleine de mélancolie et de mystère; mais on n'y tient pas longtemps; on y étouffe un peu; on manque d'air. Certains malades recherchent les sentiers couverts et solitaires: les grands horizons leur donnent des vertiges.

LE MÉNESTREL, 21 juillet 1861, pp. 268–270.

| | |
|-----------------------|---------------------------------------|
| Journal Title: | LE MÉNESTREL |
| Journal Subtitle: | None |
| Day of Week: | dimanche |
| Calendar Date: | 21 JUILLET 1861 |
| Printed Date Correct: | Yes |
| Volume Number: | 34 |
| Year: | 28 ^e ANNÉE |
| Pagination: | 268 à 270 |
| Title of Article: | TABLETTES DU PIANISTE ET DU CHANTEUR. |
| Subtitle of Article: | ENCORE FRÉDÉRIC CHOPIN. |
| Signature: | J. D'ORTIGUE. |
| Pseudonym: | None |
| Author: | Joseph d'Ortigue |
| Layout: | Internal main text |
| Cross-reference: | None |